

Paris 1947 ... réhabilité

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **15 (1947)**

Heft 9

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569260>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

plaisir préférer un jeune homme qu'ils ne considérèrent pas comme de notre rang.

Enfin, le jour terrible arriva; nos adieux se firent dans notre chambre où tant de belles heures s'étaient passées, et je retardais mon départ pour pouvoir jouir une dernière fois de mon cher et aimé ami. Je lui laissai tout ce que je possédais en argent et lui donnai plusieurs souvenirs, en lui recommandant de m'écrire le plus souvent possible. Il me le promit et je partis enfin.

Au retour à la maison paternelle, j'éprouvai un vide affreux, et les habitudes de famille me semblèrent insupportables. Tout le monde me fit le plus chaleureux accueil et je fus dorloté, de la façon la plus tendre. Mes nerfs étaient comme brisés et une insurmontable mélancolie me tenait invinciblement courbé. J'eus des crises et des fièvres nerveuses tellement fortes que l'on me conseilla de changer de climat pour quelque temps et de me rendre dans le Midi de l'Italie. Tout fut inutile, et ma seule consolation était dans les lettres que je recevais de temps en temps.

Pourtant à la fin du troisième mois, je revins complètement à la santé et commençais à m'occuper de nouveau de peinture et de littérature qui m'intéressaient beaucoup. L'image de mon ami s'effaça bientôt et perdit tout son charme et sa vivacité. Il m'écrivait encore quelques fois, mais je ne répondais qu'à de longs intervalles et des lettres de plus en plus froides. Il cessa bientôt de m'écrire, et je n'en fus pas trop fâché. Six mois après mon départ, son régiment ayant changé de garnison, il fut tué d'un coup de pistolet par un de ses compagnons ivres qui avait eu une querelle avec lui au sujet de leur service. Il mourut tout de suite sur la route bordée de sapins qui s'étend de la ville à la forteresse. Son meurtrier fut condamné aux galères à perpétuité. Je n'ai pas regretté sa mort que j'ai apprise par les journaux et dont les détails m'ont été donnés par un sous-officier que j'ai rencontré depuis. L'amitié trop ardente que j'avais eue pour lui s'était consumée elle-même et il n'en restait pas même les cendres. Je n'aurais eu aucun plaisir à le revoir et j'aurais eu honte pour lui et pour moi. La terre gardera ce secret et seules ces pages vous le feront connaître. Je n'ai dit que la pure et simple vérité, libre à vous de n'y pas croire; le dénouement vous paraîtra romanesque, il est pourtant bien réel.

Paris 1947 ... réhabilité

Il n'est pas dans nos habitudes de critiquer les articles qui nous parviennent surtout après les avoir fait paraître dans notre revue. Ceci est du domaine de nos lecteurs. Dans le cas particulier cependant, „Paris 1947“ qui a paru dans le dernier numéro, n'a malheureusement pas eu toute notre attention avant d'être imprimé. Quelques lecteurs nous ayant rendus attentifs sur

plusieurs fautes capitales contenues dans cet article, nous nous voyons dans l'obligation d'apporter ici une rectification.

Notre correspondant, que nous ne voudrions pas manquer de remercier pour son travail, a écrit un article certainement très spirituel mais pas assez approfondi. Ces pauvres Français sont traités de superficiels, ne cherchant dans l'homoérotisme que le plaisir. Il y en a sûrement beaucoup qui le sont, comme dans toutes les capitales du monde et même chez nous. Mais il y en a d'autres aussi. Parmi les Français nous comptons de véritables amis dévoués, prêts à tout sacrifice, et ce sont justement des Parisiens. Le Français, il est vrai, adule la femme, et souvent les gens de notre espèce sont obligés de se montrer en compagnie féminine pour donner le change. L'amour entre hommes n'est pas réprimé en France plus qu'ailleurs. Les lois sont, au contraire, très clémentes comme dans la plupart des pays latins. Mais le Français admet des choses entre homme et femme qu'il jugerait de mauvais goût entre hommes; et qui, en France, voudrait être traité d'inélegant.

Notre jeune compatriote parle beaucoup de Jean Cocteau, de Jean Marais et d'Edwige Feuillère. Il est, en effet, très piquant de lire des anecdotes d'illustres personnages. On sait aussi que la vie des artistes est plus observée que celle des communs mortels. Mais il y a quelque chose qui fait strictement partie du domaine privé de chacun. D'en parler est une indiscretion, plus, c'est une imprudence, dont nous déclinons toute responsabilité.

La rédaction.

Désespoir

tiré de „Dominique“ par Eugène Fromentin

(La Guilde du Livre)

Orsel, Novembre 18...

Mon cher Dominique,

C'est bien véritablement un mort qui t'écrit. Ma vie ne servait à personne, on me l'a trop répété, et ne pouvait plus qu'humilier tous ceux qui m'aiment. Il était temps que je l'achève. Cette idée, qui ne date pas d'hier, m'est revenue l'autre soir en te quittant. Je l'ai mûrie pendant la route. Je l'ai trouvée raisonnable, sans aucun inconvénient pour personne, et mon entrée chez moi, la nuit, dans un pays que tu connais, n'était pas une distraction de nature à me faire changer d'avis. — J'ai manqué d'adresse et n'ai réussi qu'à me défigurer. N'importe, j'ai tué „Olivier“. Le peu qui reste de lui attendra son heure. Je quitte Orsel et n'y reviendrai plus. Je n'oublierai pas que tus as été, je ne dirai pas mon meilleur ami, je dis „mon seul ami“. Tu es l'excuse de ma vie. Tu témoigneras pour elle. Adieu, sois heureux, et si tu parles de moi à ton fils, que ce soit pour qu'il ne me ressemble pas.

Olivier.